

**Peter HOPKIRK**

*Bouddhas et rôdeurs  
sur la route de la Soie*

Traduit de l'anglais  
par Carisse Beaune



---

*Éditions  
Picquier Poche*

## I

### **Naissance et déclin de la route de la Soie**

Dans cette région reculée de l'Asie centrale, où la Chine procède à ses essais nucléaires et surveille sans relâche son voisin russe, s'étend un vaste océan de sable dans lequel on sait que des caravanes entières ont disparu sans laisser de trace. Pendant plus de mille ans, le désert du Taklamakan a joui, non sans raison, d'une mauvaise réputation parmi les voyageurs. Si l'on excepte une poignée d'hommes qui ont traversé ses dunes perfides, dont quelques-unes atteignent une hauteur de quatre-vingt-dix mètres, les caravanes, de tout temps, l'ont contourné en suivant la ligne des oasis isolées qui le longeait. Mais, même dans ces conditions, les pistes mal indiquées s'effaçaient lorsque soufflaient les vents de sable. Au cours des siècles, une triste procession de marchands, de pèlerins, de soldats et de voyageurs ont laissé leurs os blanchis dans ce désert après s'être égarés entre deux oasis.

Le Taklamakan est entouré sur trois côtés par les plus hautes chaînes de montagnes du monde, tandis que le quatrième côté se heurte au désert de Gobi. Ainsi, les abords mêmes de ce désert sont dangereux. Venant du Tibet, du Cachemire, de l'Afghanistan ou de la Russie,

beaucoup de voyageurs ont péri dans les cols glacés qui y mènent, certains sont morts de froid, d'autres ont glissé au fond des ravins. Au cours de l'hiver 1839, une caravane entière de quarante hommes fut anéantie par une avalanche. De nos jours encore des hommes et des bêtes disparaissent chaque année.

Aucun voyageur n'a jamais pu trouver quelque chose en faveur du Taklamakan. Sven Hedin, l'un des quelques rares Européens qui l'aient traversé, en parle comme « le pire des déserts et le plus dangereux du monde ». Stein, qui le connut encore mieux, considérait les déserts d'Arabie comme « faciles » en comparaison. Le géographe Sir Percy Sykes, qui fut quelque temps consul général d'Angleterre à Kashgar, l'appelait « la terre de la mort » ; et sa sœur Ella, qui avait une longue habitude des voyages dans le désert, le décrit comme étant d'une « abominable solitude ».

Mis à part les dangers les plus évidents tels que perdre sa route et mourir de soif, le Taklamakan inflige des souffrances particulières à ceux qui s'y aventurent. Dans son livre intitulé *Trésors ensevelis du Turkestan chinois* (*Buried Treasures of Chinese Turkestan*), Albert von Le Coq décrit le *kara-buran*, l'ouragan noir, terreur des caravanes : « Tout à coup le ciel noircit... Peu après, la tempête éclate avec une effroyable violence et s'abat sur la caravane. D'énormes masses de sable mêlées de cailloux sont happées avec une force extraordinaire, tourbillonnent et se ruent sur l'homme et l'animal, l'obscurité s'accroît, et d'étranges bruits d'objets qui s'entrechoquent se confondent avec le mugissement et le hurlement de la tempête... Tout cela ressemble à une vision d'enfer... Tout voyageur pris dans une telle tempête doit, malgré la chaleur, s'envelopper entièrement de feutre pour éviter d'être blessé par les pierres qui s'abattent avec une force folle tout autour de lui. Les hommes

et les chevaux doivent se coucher par terre et subir la violence de l'ouragan qui fait rage pendant plusieurs heures d'affilée. »

Plusieurs voyageurs européens, y compris Hedin, qui vécurent de telles tourmentes, ont laissé des descriptions analogues. Garder son sang-froid était alors une question de vie ou de mort. En 1905, une caravane de soixante cavaliers escortant un convoi de lingots d'argent jusqu'à l'oasis de Tourfan périt dans un *buran* d'une telle violence qu'il renversa ces chariots si lourdement chargés. Albert von Le Coq raconte que « les soixante cavaliers se mirent tout d'un coup à galoper dans le désert, où l'on ne retrouva que quelques corps d'hommes et d'animaux momifiés tandis que les autres avaient totalement disparu, car la tempête de sable aime enterrer ses victimes ». Manifestement, la panique s'était emparée des chevaux, sinon des cavaliers. Mais, dans l'esprit des Chinois, de tels événements étaient le fait des démons qui, croyaient-ils, habitent le désert et attirent les hommes jusqu'à ce qu'ils meurent de soif.

Hsuan-tsang, le grand voyageur chinois qui, au VII<sup>e</sup> siècle, traversa le Taklamakan pour se rendre en Inde, décrit ces démons : « Lorsque ces vents se lèvent, hommes et bêtes perdent l'esprit et restent plantés là, totalement impuissants. On entend alors par moments des notes tristes et plaintives, des cris pitoyables, de telle sorte qu'entre les visions et les bruits du désert les hommes se sentent perdus et ne savent plus où aller. D'où le fait que tant de gens périssent au cours du voyage. Mais tout cela est l'œuvre des démons et des mauvais esprits. »

Sir Clarmont Skrine, qui fut consul général d'Angleterre à Kashgar dans les années vingt, a dépeint de manière très vivante l'aspect de ce désert dans son livre intitulé *Asie centrale chinoise (Chinese Central Asia)*.

« Au nord, par une aube claire, la vue est incroyablement impressionnante et sinistre. Les dunes jaunes du Taklamakan, telles les vagues géantes d'un océan pétrifié, s'étendent par myriades jusqu'à un horizon lointain ; çà et là, une colline de sable plus haute que les autres surplombe ses voisines et les écrase. Elles semblent, ces dunes, silencieusement hurler pour d'autres voyageurs à engloutir, d'autres caravanes à dévorer, comme elles en ont tant dévoré par le passé. »

Skrine, qui eut pendant deux ans et demi la charge de ce délicat poste d'observation, au point stratégique où se rencontraient trois empires (Chine, Russie, Grande-Bretagne), rapporte une discussion qu'il eut avec un vieux voyageur chinois qui arriva à Kashgar, venant de la Chine intérieure, après avoir traversé les déserts de Gobi et du Taklamakan. Il dit à Skrine qu'il avait marché pendant cinquante jours sans rencontrer âme qui vive.

Le colonel Mark Bell, titulaire de la Victoria Cross, chef du service de renseignements de l'armée indienne, fut un autre de ces voyageurs, qui, quelque quarante ans plus tôt, avait couvert les cinq mille six cents kilomètres qui séparent Pékin de Kashgar. Le but secret de ce voyage était de savoir dans quelle mesure les Chinois pourraient résister à une avance russe vers l'Inde à travers l'Asie centrale. Lui et l'un de ses camarades, le jeune lieutenant Younghusband – plus tard Sir Francis Younghusband – se défièrent à qui arriverait le premier de Pékin en Inde, par des itinéraires différents. Bell gagna avec cinq semaines d'avance.

Il écrivit ensuite, non sans quelque condescendance, à propos du désert de Gobi : « On peut facilement obtenir de l'eau, car elle affleure tout près de la surface du sol. Les voyageurs aiment faire grand cas de la traversée de ce désert, mais il comporte peu de difficultés. Après avoir quitté la région de Kashgar, nous avons de bonnes

raisons de penser que la traversée du désert de Gobi serait agréable si on le compare aux collines et aux étendues plates du désert de Kashgar... » Sous le terme de « désert de Kasghar » l'auteur désigne la lisière du Taklamakan, qu'il contourna prudemment, comme la plupart des autres voyageurs.

Au cours des années, cette région peu connue de la Chine a porté différents noms aussi bien sur les cartes de l'époque que dans les carnets de voyage des explorateurs. Il a ainsi été diversement appelé « Tartarie chinoise, Haute Tartarie, Turkestan chinois ou oriental, Asie centrale chinoise, région de Kashgar, Serinde et Sin-kiang ». Plus les dénominations étaient anciennes, plus les frontières étaient vagues, mais impliquant toujours le désert de Taklamakan. Quelques voyageurs de l'époque victorienne l'ont appelé « Haute Asie », terme qui semble alors avoir englobé le Tibet : « le haut plateau le plus surprenant que l'on puisse trouver à la surface de notre planète », selon l'expression de Sven Hedin.

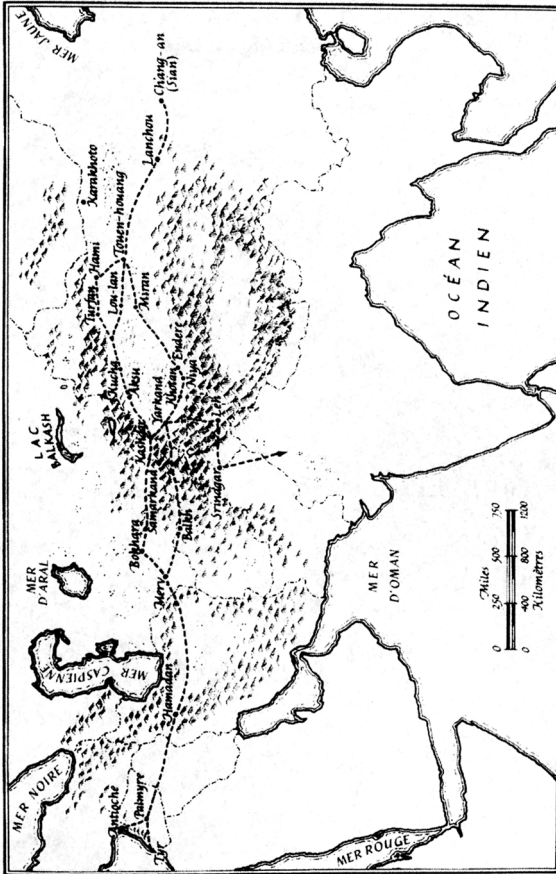
Les anciennes annales des Han<sup>1</sup> prouvent qu'il y a deux mille ans, les Chinois connaissaient le Taklamakan, qu'ils appelaient Liu Sha ou « sables qui bougent », car ses dunes jaunes étaient sans cesse déplacées par les vents implacables qui balayaient le désert. Aujourd'hui, les spécialistes de l'hydrographie et du climat y font référence d'une manière plus neutre sous le nom de « bassin du Tarim », d'après le nom du fleuve alimenté par les glaciers. Ce fleuve, qui s'écoule vers l'est, traverse le désert puis se jette dans les eaux peu profondes du lac Lop-nor, dont le mystère de l'apparente « errance » devait être résolu par Sven Hedin. Sur la

---

1. Ancienne dynastie chinoise qui régna de 206 av. J.-C. à 220 apr. J.-C. et qui marqua l'un des apogées de cette civilisation. (N.D.T.)

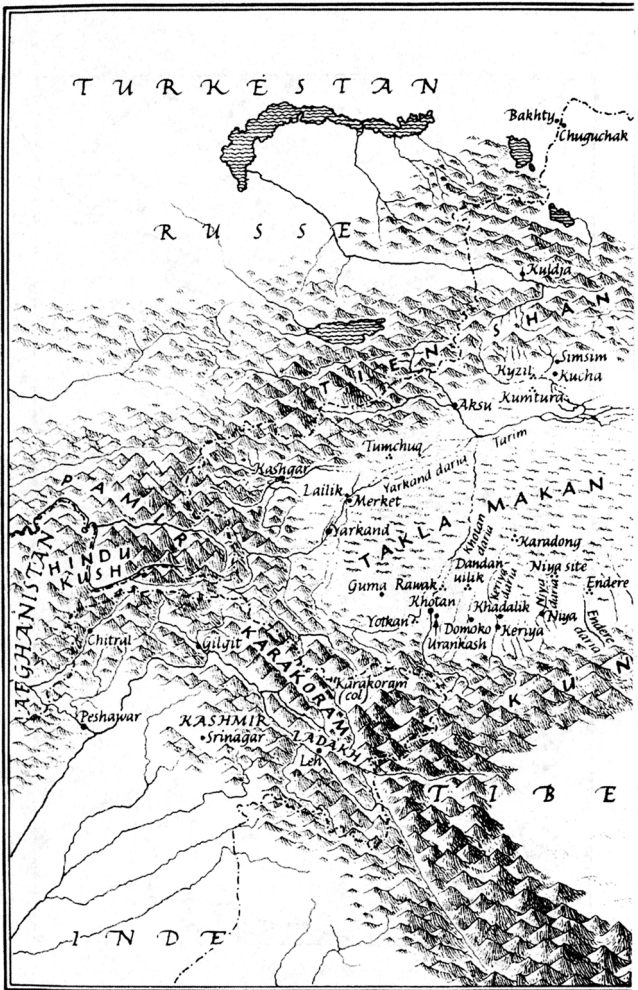
carte de la Chine contemporaine, le Taklamakan (dont le nom, en turc oriental, signifie « si vous y pénétrez, vous n'en sortirez pas ») est représenté par un grand espace blanc de forme ovoïde situé au cœur de ce qui s'appelle maintenant officiellement la région autonome du Sinkiang Ouïghour.

Le Taklamakan et ses oasis sont protégés des quatre côtés contre tous les intrus, sauf les plus aventureux. Au nord s'élève le majestueux T'ien Shan ; à l'ouest, le Pamir : « le Toit du monde ». Au sud s'étendent les chaînes du Karakoram et du Kun Lun. Seul le côté est se trouve dépourvu de montagne. Mais à cet endroit la nature a dressé deux obstacles supplémentaires ; les déserts de Lop et de Gobi. Nombre de voyageurs britanniques (à l'exception de Bell et de Younghusband) ont abordé l'Asie centrale chinoise depuis l'Inde et ont donc franchi les cols du Karakoram, dont certains atteignent cinq mille sept cents mètres. Hedin décrit cette piste austère comme une *via dolorosa*, faisant allusion par là aux nombreuses vies humaines et animales qu'elle a coûtées. Très récemment, en 1950, un voyageur écrivait encore : « Jusqu'à ce que nous atteignions les plaines, nous n'avons cessé de voir des squelettes. La ligne ininterrompue d'os et de corps faisait office de sinistre guide lorsque nous n'étions pas sûrs de notre route. » Dans son livre intitulé *Le Fleuve Lion (The Lion River)*, Jean Fairley, qui relate l'histoire de l'exploration de l'Indus, écrit : « Rien ne pousse le long de la piste du Karakoram, et le voyageur doit emporter avec lui toute la nourriture dont il a besoin pour lui et ses bêtes. De nombreuses bêtes de somme surchargées de marchandise au détriment de fourrage sont mortes dans ce col. » Sir Aurel Stein, au contraire, rabaisse, non sans malice, la route du Karakoram au rang de « promenade pour dames ».

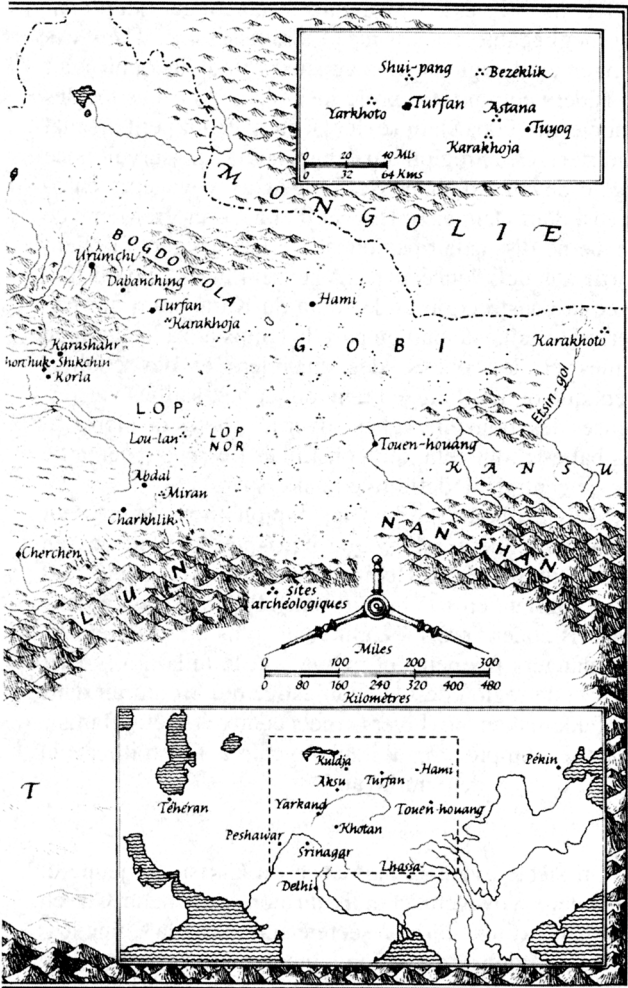


Les pistes principales de l'ancienne route de la Soie





*Le Turkestan chinois et les territoires limitrophes*



Au XIX<sup>e</sup> siècle, il y avait encore un danger qui n'était pas négligeable : le risque d'être assassiné. Dans ces dangereuses régions montagneuses, tout inconnu était considéré comme une proie idéale par les tribus locales (même en 1906, Stein se déplaçait avec un petit arsenal guerrier). Cette région qui échappait à toute surveillance légale devait coûter la vie à plusieurs voyageurs européens, dont Dalglish, Hayward et Moorcroft. Même ce risque ne dissuadait personne. De tels dangers faisaient partie du défi lancé par l'Asie centrale. Aujourd'hui, avec la construction de la route du Karakoram qui traverse la chaîne de part en part, le temps de la location de mules et de poneys, des cuisiniers et des coolies, l'époque où il fallait se cramponner aux saillies vertigineuses des montagnes et esquiver les chutes de pierre ou les balles : tout cela, qui constituait l'essence même de l'Asie centrale, a définitivement disparu.

Mais les hommes dont les exploits nous intéressent ici appartiennent à l'époque héroïque des voyages en Asie centrale (Sven Hedin, le premier d'entre eux, est mort pourtant en 1952 seulement). Pour parvenir à leurs fins, ils étaient prêts à endurer les plus dures épreuves, des dangers fréquents et même, s'il le fallait, à mourir dans cette région désolée. Qu'est-ce qui les attirait dans ce Taklamakan aux hivers cruels et aux étés étouffants ? Pour le comprendre, il faut revenir à l'histoire de la Chine d'il y a deux mille ans.

Un siècle avant la naissance du Christ, un jeune et audacieux voyageur chinois du nom de Chang Ch'ien fut chargé d'une mission secrète et traversa la Chine jusqu'aux régions, alors lointaines et mystérieuses, de l'Ouest. Malgré ce qui fut, finalement, un échec, ce fut là l'un des plus importants voyages de l'histoire, car il

devait amener la Chine à découvrir l'Europe et donner naissance à la route de la Soie. Chang, réputé pour sa force et son courage, fut envoyé par l'empereur Han, Wu-ti, pour effectuer ce voyage de pionnier. L'empereur devait faire face aux harcèlements constants des Hsiung-nu, les ennemis héréditaires de la Chine. Ce peuple guerrier, des Huns d'origine turque, devait déferler sur l'Europe et y acquérir dans nos livres d'histoire la réputation de Huns dévastateurs. Leurs incursions en Chine avaient commencé au cours de la période des Royaumes combattants (476-206 av. J.-C.). En 221 av. J.-C., l'empereur Shi Huang-ti avait fait bâtir la Grande Muraille pour les empêcher de pénétrer en Chine.

L'empereur Wu-ti, ou Fils du Ciel, son titre officiel, avait appris de la bouche des prisonniers huns que quelques années auparavant ceux-ci avait battu un autre peuple d'Asie centrale, les Yueh-chih, qu'ils avaient taillé une coupe à boire dans le crâne de leur chef vaincu et qu'ils les avaient contraints à fuir très loin vers l'ouest, au-delà du Taklamakan. Il fut informé que les Yueh-chih attendaient dans cette région de se venger de leur défaite, mais qu'ils cherchaient tout d'abord un allié. Wu-ti décida sur-le-champ de prendre contact avec les Yueh-chih dans le but de joindre leurs forces respectives pour attaquer les Hsiung-nu simultanément par l'avant et par l'arrière.

Il chercha donc un volontaire qui convienne pour remplir cette dangereuse mission. Dangereuse, parce qu'un émissaire envoyé de Chine chez les Yueh-chih devait d'abord traverser le territoire contrôlé par les Huns. Chang Ch'ien, un fonctionnaire du palais royal, se proposa comme volontaire et fut accepté par l'empereur. En 138 av. J.-C., il se mit en route avec une caravane de cent hommes décidés à franchir l'obstacle hun. Mais, dans la région qui est actuellement le Kansou, ils furent

attaqués par les Hsiung-nu ; les survivants furent faits prisonniers et restèrent captifs pendant dix ans. Chang fut cependant bien traité ; on lui donna même une épouse. Dans le but de s'échapper, le cas échéant, et de poursuivre son voyage vers l'ouest, il s'arrangea pour garder avec lui tout au long de sa captivité une queue de yak : emblème de sa fonction d'ambassadeur de Wu-ti. Un jour, profitant de ce qu'on leur laissait de plus en plus de liberté, Chang et le reste de ses compagnons réussirent à s'échapper, et reprirent leur mission.

Ils atteignirent enfin le territoire des Yueh-chih (les futurs Scythes, qui devaient régner sur le nord-ouest de l'Inde) pour découvrir qu'au cours des années qui s'étaient écoulées depuis leur défaite, ceux-ci s'étaient adaptés et étaient devenus un peuple prospère. Ils avaient abandonné toute idée de se venger de leurs anciens ennemis. Chang resta avec eux pendant un an, rassemblant le plus d'informations possibles à leur sujet aussi bien qu'à propos des pays d'Asie centrale. Alors qu'il revenait dans son pays natal en traversant le territoire des Huns, il fut à nouveau fait prisonnier. Par chance, une guerre civile éclata, et dans la confusion il réussit à s'enfuir une fois de plus. Enfin, après avoir passé treize ans à l'étranger et être porté disparu depuis longtemps, il atteint Ch'ang-an, la capitale des Han, et rendit compte de sa mission à l'empereur. Sur un détachement de cent hommes, un seul, mis à part Chang, rentra chez lui vivant.

Les renseignements que Chang rapporta – d'ordre militaire, politique, économique et géographique – firent sensation à la cour des Han. L'empereur apprit grâce à son émissaire l'existence de riches royaumes jusqu'alors inconnus : ceux de Ferghana, Samarkand, Boukhara (villes qui se trouvent aujourd'hui en Asie centrale soviétique) et de Balkh (en Afghanistan). Ainsi, pour la

première fois, les Chinois découvraient l'existence de la Perse et d'un autre territoire lointain, appelé « Li-jien ». Les spécialistes contemporains pensent que ce terme désignait sans doute Rome. Mais d'une importance bien plus immédiate fut la découverte dans le royaume de Ferghana d'une extraordinaire et nouvelle race de chevaux de guerre, qui, selon Chang, étaient d'« origine céleste ». Rapides, grands et puissants, ils constituaient une révélation pour les Chinois, dont les seuls chevaux, en ce temps, étaient petits, lents et d'origine locale (c'est une race qui est aujourd'hui connue sous le nom de « chevaux de Prejevalsky », et que l'on ne trouve que dans les zoos).

Wu-ti, comprenant que les chevaux de Ferghana constitueraient une cavalerie idéale dans sa lutte contre les Huns, voulut en équiper son armée. Il envoya au Ferghana une mission chargée d'en acquérir quelques-uns, mais celle-ci fut anéantie en chemin tout comme les missions ultérieures. Finalement, une force plus importante accompagnée de vétérinaires fut envoyée pour assiéger Ferghana. Les habitants rassemblèrent alors leurs chevaux et les menèrent à l'intérieur de la cité fortifiée, menaçant de se tuer, eux et leurs bêtes, si les Chinois s'avançaient davantage. On convint d'une honorable capitulation, et les Chinois rentrèrent chez eux avec leurs chevaux de bataille. Bien que disparus depuis longtemps, ces « chevaux célestes » ont été néanmoins immortalisés par les sculpteurs et les peintres des dynasties Han et T'ang. Le plus bel exemple est le célèbre bronze connu dans le monde entier sous le nom de *Cheval volant*, sculpté par un artiste inconnu il y a deux mille ans. Cette sculpture fut mise au jour en 1969 par des archéologues chinois qui travaillaient sur la route de la Soie, près de Sian, cité autrefois capitale de l'empereur Wu-ti.

Pleinement satisfait par cet émissaire qui avait fait preuve d'un tel courage au cours de ce voyage qui devait faire date dans l'histoire, Wu-ti l'honora du titre de « grand voyageur ». Beaucoup d'autres expéditions suivirent, car l'empereur était maintenant décidé à étendre son empire vers l'Occident. L'une d'elles fut une fois encore menée par Chang. En 115 av. J.-C., il alla chez les Wusun, un peuple nomade qui vivait le long de la frontière occidentale des Hsiung-nu, avec lesquels Wu-ti espérait s'allier contre les Huns. Chang ne réussit pas, cette fois non plus, à s'assurer leur concours, car ils étaient trop effrayés par leur puissant voisin, et la Chine leur semblait trop loin. Le « grand voyageur » mourut peu de temps après son retour de mission ; il fut couvert d'honneurs par l'empereur. Dans la Chine contemporaine, Chang est toujours un personnage très révérend. Il fut celui qui ouvrit la route de l'Occident, qui menait en Europe et qui devait relier les deux grandes puissances d'alors : la Chine et la Rome impériale. Il pourrait en toute justice être qualifié de « père de la route de la Soie ».

Quoique l'une des plus importantes et des plus anciennes artères du monde, la route de la Soie n'acquit ce nom évocateur qu'assez récemment. Ce terme fut en effet inventé par un érudit allemand, le baron Ferdinand von Richthofen, au siècle dernier. Ce vocable descriptif est néanmoins quelque peu trompeur. Car non seulement cette grande route des caravanes qui traverse la Chine, l'Asie centrale et le Moyen-Orient comprend plusieurs axes, mais encore elle convoyait beaucoup de marchandises autres que de la soie. Elle gagnait du terrain d'année en année, au fur et à mesure que les empereurs Han repoussaient les frontières vers l'ouest, mais elle se trouvait toujours à la merci des pillards huns, tibétains ou

d'autres ethnies. Afin de permettre aux marchandises de circuler librement le long de cette route récemment ouverte, les Chinois étaient obligés de la protéger en y établissant des garnisons et des tours de guet. Dans le cadre de cette politique expansionniste, ils prolongèrent la construction de la Grande Muraille vers l'ouest, à l'image des *limes* romains.

La route de la Soie partait de Ch'ang-an, aujourd'hui Sian, et obliquait vers le nord-ouest puis atteignait l'oasis de Touen-houang en passant par le corridor du Kansou. Touen-houang allait jouer un rôle dramatique dans cette histoire. Après avoir quitté cette oasis et traversé la célèbre porte de Jade ou Yu-menkuan, elle se divisait, offrant alors aux caravanes le choix entre deux itinéraires qui longeaient le désert du Taklamakan. La piste septentrionale coupait à travers le désert en direction d'Hami, ce qui représentait presque trois semaines de voyage. Elle longeait ensuite les contreforts du T'ien Shan ou « Montagnes célestes », puis suivait la ligne d'oasis qui ponctuaient la bordure nord du Taklamakan, passant par Tourfan, Karashahr, Koutcha, Aksou, Touthouq et Kashgar. La piste méridionale se faufilait entre la barrière nord du Tibet et le bord du désert en suivant encore le tracé des oasis de Miran, Endere, Niya, Keriya, Khotan et Yarkand. De là, elle obliquait vers le nord à l'extrémité du Taklamakan pour rejoindre la piste septentrionale à Kashgar. La route de la Soie se poursuivait alors vers l'ouest, amorçant une longue et périlleuse ascension du haut Pamir, le « Toit du monde ». A partir de là, elle quittait le territoire chinois et pénétrait dans ce qui est maintenant l'Asie centrale soviétique ; elle continuait ensuite en direction de Khokand, Samarkand, Boukhara, Merv. Elle traversait la Perse et l'Irak jusqu'à la côte méditerranéenne, d'où les bateaux transportaient les marchandises jusqu'à Rome et à Alexandrie.



Une autre piste quittait la route du sud à l'extrémité du Taklamakan et passait par Balkh, situé aujourd'hui au nord de l'Afghanistan, puis rejoignait à Merv l'axe ouest de la route de la Soie. Une quatrième piste, secondaire mais néanmoins importante, passait par l'Inde, quittant la piste méridionale à Yarkand. Elle escaladait les dangereux cols du Karakoram, les « portes de l'Inde », jusqu'aux villes de Leh et de Srinagar avant d'amorcer une descente aisée vers les marchés de la côte de Bombay. Il existait encore une dernière route qui partait de l'est et était connue des Chinois sous le nom de « route du Centre ». Après avoir quitté la « porte de Jade », elle longeait le rivage septentrional du « lac errant » de Lopnor, ainsi que l'appelait Hedin, passait par l'importante oasis de Lou-lan avant de rejoindre la principale piste du nord.

L'existence et la survie de la route de la Soie dépendait du tracé des oasis, judicieusement établi : chaque oasis n'était pas à plus de quelques jours de marche de la suivante, et toutes étaient situées à la périphérie du Taklamakan. En retour, leur existence dépendait des glaciers qui alimentaient les rivières coulant depuis les hautes chaînes de montagne qui dessinaient un cirque en forme de fer à cheval bordant les trois côtés de ce grand désert. Au fur et à mesure que le trafic de la route de la Soie augmentait, ces oasis devinrent d'elles-mêmes d'importants centres de commerce ; elles n'étaient plus ces simples étapes, centres de ravitaillement pour les caravanes qui les traversaient. Au cours des siècles, les plus prospères et les plus importantes d'entre elles établirent leur contrôle sur les régions avoisinantes, s'élevant en petits fiefs féodaux ou en petits royaumes.

Elles devenaient ainsi une proie de plus en plus tentante pour les Huns ainsi que pour d'autres peuples avides de tirer profit de cet axe commercial. Parce que

ce commerce commençait à rapporter des richesses considérables à la Chine des Han, une lutte permanente s'ensuivit entre les Chinois et ceux qui menaçaient cette artère économique. Les Chinois devaient perdre périodiquement le contrôle de la route de la Soie, qui tombait temporairement aux mains de tribus barbares ou de quelque souverain féodal indépendant. Le nouveau suzerain demandait alors qu'un tribut lui soit versé, contre lequel il garantissait le bon acheminement des biens ; s'il ne l'obtenait pas, il pillait purement et simplement les caravanes. Cela durait jusqu'à ce que les Chinois parviennent à reprendre le contrôle de la route par la force des armes, par la signature d'un traité ou par de sauvages représailles. Même lorsque la route de la Soie était totalement contrôlée par les Chinois, les caravanes voyageaient rarement sans armes et sans escorte, car elles couraient toujours le risque d'être attaquées par des brigands (surtout par les Tibétains, qui rôdaient dans le Kun Lun) sur certaines de ses parties les plus solitaires. Tous ces facteurs faisaient que ce voyage coûtait très cher et devait donc, en fin de compte, encourager le développement des routes maritimes. Mais en attendant que celles-ci soient créées, le prix des marchandises restait très élevé. Néanmoins, malgré ces dangers et ces interruptions, la route de la Soie demeura florissante.

Les Romains croyaient fermement que la soie poussait sur les arbres. Ainsi que Pline l'écrivait : « Les Sères sont célèbres pour la laine de leur forêt. Ils ôtent le duvet des feuilles avec de l'eau. » Virgile décrit également comment les Chinois « dépouillaient les feuilles de leur délicat duvet ». Par ailleurs, les Chinois n'avaient nullement l'intention de dissiper de tels mythes. Tout en étant très désireux de vendre cette soie dont ils avaient décou-

vert le secret mille ans auparavant, ils étaient décidés à maintenir leur monopole sur ce commerce. Ils y parvinrent pendant six siècles encore, jusqu'au moment où des moines nestoriens auraient, dit-on, sorti en fraude de Chine les premiers œufs de vers à soie en les cachant dans un bâton de bois évidé, et les auraient amenés ainsi jusqu'à Byzance.

Les premiers Romains qui virent ce tissu révolutionnaire furent les sept légions de Marcus Licinius Crassus. Cela eut lieu en 53 av. J.-C. alors qu'ils repoussaient les Parthes vers l'est, au-delà de l'Euphrate. Tout à coup, à Carrhae, les Parthes firent faire volte-face à leurs chevaux et décochèrent une mortelle pluie de flèches – la fameuse « flèche du Parthe ». Ce tir rompit la formation romaine, transperçant deux hommes à la fois et clouant les mains des autres à leur bouclier. Malgré tout, ces légionnaires inébranlables auraient pu tenir bon si l'épisode suivant n'avait pas eu lieu. En poussant leur strident cri de guerre barbare, les Parthes déployèrent soudain devant leurs adversaires, déjà frappés moralement, de larges bannières de soie qui flamboyèrent au soleil. Les Romains, qui n'avaient jamais vu quoi que ce soit de semblable auparavant, firent demi-tour et s'enfuirent, laissant environ deux mille morts derrière eux.

Les Parthes étaient aux yeux des Romains un peuple guerrier et peu raffiné, tout à fait incapable d'inventer ou de fabriquer cet étonnant tissu qui était « aussi léger qu'un nuage » et « translucide comme la glace ». Mais où l'avaient-ils trouvé ? Les services de renseignement romains purent l'établir rapidement. Ce tissu venait du « peuple de la soie », une mystérieuse tribu qui vivait de l'autre côté de l'Asie centrale. Car, suivant l'itinéraire de Chang Ch'ien, l'une des premières missions commerciales de l'empereur Wu-ti avait pénétré jusqu'en pays parthe, où elle avait échangé de grandes quantités

de soie contre un œuf d'autruche et quelques prestidigitateurs qui avaient, selon les annales chinoises, grandement diverti le Fils du Ciel.

Très vite les Romains se procurèrent des échantillons de ce nouveau tissu si chatoyant au regard et si délicat au toucher. Ils désiraient en acquérir davantage. Les Parthes comprirent aussitôt qu'il y avait des fortunes à gagner s'ils servaient d'intermédiaires dans ce nouveau commerce. Peu de temps après, la mode des vêtements de soie, portés par les deux sexes, fit fureur à Rome, au point qu'en 14 ap. J.-C. Tibère, craignant que cela ne devienne un facteur de décadence, interdit aux hommes de s'en vêtir. Pline parlait avec désapprobation de ces nouveaux vêtements transparents qui « dénudaient les femmes » ; il reprochait aux Romaines leur goût irrésistible de la soie, qui ruinait l'économie de la nation.

En dépit de la réprobation officielle, ce commerce prospérait. En 380, un historien romain rapportait que l'usage de la soie, « tout d'abord limité à la noblesse, s'était maintenant répandu parmi toutes les classes sociales, y compris les plus basses ». Elle était cependant devenue si chère qu'on l'échangeait, disait-on, contre son poids d'or. Des spécialistes ont cependant remis ce fait en question. Quoi qu'il en soit, Rome devait la payer en monnaie d'or ; et, comme la demande ne cessait de s'accroître, cela commençait à avoir des conséquences de plus en plus graves pour l'économie du pays. Presque tout le profit allait dans les poches des intermédiaires de la très florissante route de la Soie, plutôt que dans celles de ses tisserands, les Sères de la lointaine Chine. Dès le 1<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., des Romains très entreprenants avaient essayé de se passer de ces Parthes cupides en envoyant des agents explorer de nouvelles routes. Au 1<sup>er</sup> siècle, des balles de soie atteignaient déjà Rome par la route maritime qui venait de l'Inde ; ce qui

représentait des économies considérables. Afin de préserver leur précieux monopole, les marchands parthes répandirent à l'étranger de terrifiantes histoires sur les dangers de cette traversée. On sait maintenant que ces légendes dissuadèrent une mission chinoise, si ce n'est davantage, d'entreprendre un tel voyage vers l'Occident.

La route de la Soie acheminait beaucoup d'autres choses que ce tissu. Les caravanes à destination de la Chine étaient chargées d'or, de métaux précieux, de laine, de toile de lin, d'ivoire, de corail, d'ambre, de pierres précieuses, d'asbeste et de verre, qui ne fut pas fabriqué en Chine avant le v<sup>e</sup> siècle. Les caravanes qui quittaient la Chine étaient porteuses de fourrures, de céramique, de fer, de laque, d'écorce de cannelle, de rhubarbe, de bronzes tels que des boucles de ceinture, des armes et des miroirs. La totalité de ces marchandises ne transitait pas sur toute la longueur de la route de la Soie ; certaines étaient échangées ou vendues dans les oasis ou les villes qui se trouvaient en chemin, elles étaient remplacées par d'autres matières telles que le jade, dont on pouvait tirer profit un peu plus loin. En fait, très peu – si ce n'est aucune – des caravanes parcouraient toute la route, ce qui représentait environ quatorze mille kilomètres aller et retour. On ne vit jamais à Rome aucun marchand chinois, pas plus que de commerçants romains à Ch'ang-an. Permettre un tel échange n'aurait pas été dans le sens des intérêts parthes. Ils avaient de bonnes raisons pour empêcher les destinataires d'un produit de découvrir le prix réel de ce dernier. De plus, il est peu vraisemblable qu'aucune bête de somme – chameaux, chevaux, mules, ânes, bœufs et yaks, dans les cols du Pamir et du Karakoram – ait pu survivre à un tel voyage. Les bêtes des caravanes devaient être remplacées à chaque étape, ce qui n'empê-

chait pas des milliers d'animaux de périr chaque année sur cette piste épuisante.

Ce grand axe transasiatique convoyait cependant un autre produit qui allait s'avérer beaucoup plus important que la soie. Il devait transformer radicalement l'art et la pensée non seulement de la Chine, mais de tout l'Extrême-Orient. Il s'agissait des nobles et pacifiques principes du bouddhisme, qui prêchait la compassion envers toutes les créatures vivantes. Cette philosophie était née dans le nord-est de l'Inde au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., la conversion du roi Ashoka l'avait amené à proclamer le bouddhisme religion officielle de son empire, qui comprenait alors la presque totalité de l'Inde. Une légende veut que le bouddhisme ait atteint la Chine par suite d'un rêve qu'aurait fait l'empereur Han Ming-ti au I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C. Il vit en songe une silhouette dorée, entourée d'un halo de lumière qui flottait dans la pièce. Le matin suivant, il convoqua ses conseillers et leur demanda d'interpréter ce rêve. Après avoir délibéré, ils conclurent que l'empereur avait sans doute vu le Bouddha (la Chine avait déjà entendu parler de cette nouvelle religion). Un envoyé fut immédiatement dépêché en Inde afin d'en savoir davantage sur le bouddhisme et ses enseignements. Après une longue absence, il revint à la cour des Han, porteur de textes et de peintures sacrés, mais également accompagné de prêtres indiens qui avaient accepté d'expliquer leur religion à l'empereur de Chine. Que ce soit ou non une simple légende, il est certain qu'à partir de ce moment-là, des missionnaires et des pèlerins commencèrent à voyager entre la Chine, l'Asie centrale et l'Inde. Outre ces textes et ces livres sacrés, ils apportaient des témoignages de l'art de cette nouvelle religion, des formes

que l'on n'avait jamais vues en Chine et qui devaient surprendre et réjouir le sens esthétique chinois.

La pénétration du bouddhisme en Chine ne donna pas seulement aux Chinois une nouvelle religion, mais, fait capital pour ce récit, leur révéla un style tout à fait nouveau qui devait être tout d'abord connu sous le terme d'« art serindien ». Ce terme est formé de deux mots : Sères, qui désigne la Chine, et Inde. Cet art aurait dû logiquement être le produit de l'art bouddhique indien et de celui de l'époque Han, l'art contemporain chinois. C'est sans doute ce qui se serait passé si l'imposant massif himalayen n'avait pas existé. Car cette chaîne isolait totalement la Chine, lui interdisant tout contact direct avec l'Inde. Mais, malgré cette impénétrable barrière, le message et l'art bouddhiques pénétrèrent par une route détournée, assimilant peu à peu les influences qu'ils rencontraient en chemin. Leur véritable point de départ ne fut pas l'Inde même, mais le royaume bouddhique du Gandhara, situé dans la vallée de Peshawar, région qui fait maintenant partie du nord-ouest du Pakistan. Là, une autre alliance artistique avait déjà eu lieu : celle de l'art bouddhique indien importé par les souverains Kushan (descendants des Yueh-chih) au 1<sup>er</sup> siècle apr. J.-C. avec l'art grec qu'Alexandre le Grand avait introduit dans cette contrée quatre cents ans auparavant.

L'invention la plus révolutionnaire de cette école gréco-bouddhique, dite « école du Gandhara », consista à représenter le Bouddha sous forme humaine. C'était en effet la première fois que des artistes se permettaient de le dépeindre ainsi. Selon la théologie bouddhiste, le Bouddha qui avait cessé d'exister en atteignant le nirvâna, échappant ainsi au cycle sans fin des renaissances, avait toujours été figuré par des symboles mystiques tels que l'empreinte de ses pieds, la roue, l'arbre, le stûpa ou bien par quelques caractères sanskrits. Les artistes du

Gandhara ont sculpté des Bouddhas dotés d'un nez et de sourcils droits, finement ciselés, de lèvres classiques, et de cheveux bouclés qui témoignent d'influences hellénistiques. Sa robe transparente, semblable à une toge, au lieu du pagne que l'on s'attendrait à voir, est de toute évidence un autre élément méditerranéen. Toutefois, ses paupières sont lourdes et globuleuses, les lobes de ses oreilles sont allongés, et l'ovale de son visage charnu : autant de caractères qui appartiennent à l'iconographie indienne. Les lobes étirés signifient que le Bouddha s'est dépouillé des lourdes boucles d'oreilles ornées de pierres précieuses (signe de son appartenance au monde terrestre) qu'il portait lorsqu'il était un riche prince avant de se convertir et de choisir une vie de renoncement et d'enseignement.

Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, les premiers voyageurs occidentaux qui, venant de l'Inde, atteignirent la région du Gandhara furent étonnés par ce style si différent des « formes épaisses, tordues et grimaçantes » de l'art religieux indien auquel ils étaient habitués. De terribles dommages, irréparables, ont été commis sur ces temples et ces sites au cours de la ruée qui suivit cette découverte, dans le but de s'approprier des exemples de cet art pour fournir les musées et collections. De plus, le climat avait effacé toutes les peintures murales. C'est pourquoi le génie de ces artistes gréco-bouddhiques ne nous est connu qu'à travers leur sculpture taillée dans le schiste gris de la région.

Ce fut donc cet art du Gandhara qui, au lieu du premier art bouddhique indien, traversa les cols du nord de l'Inde, porteur du message bouddhiste, pour atteindre l'Asie centrale chinoise. De là, il se dirigea lentement vers l'est, le long de la nouvelle route de la Soie, suivant les pas des missionnaires, des marchands et des pèlerins rentrant chez eux, et absorbant graduellement de nou-



velles influences, y compris celle de la Chine. La progression de cette nouvelle foi à travers les oasis qui bordent le Taklamakan fit proliférer les monastères, les grottes et les stûpas. Ces institutions recevaient l'appui des riches familles dirigeantes de l'endroit et des marchands aisés désireux de se concilier la protection divine pour leurs caravanes, ou d'exprimer leurs remerciements lorsque celles-ci revenaient saines et sauves. De tels dons ou présents étaient considérés comme un acte de mérite qui pouvait permettre au donateur d'échapper à une renaissance ultérieure en ce monde. Sur nombre de peintures murales découvertes dans des chapelles ou des sanctuaires le long de la route de la Soie, des donateurs et des bienfaiteurs, hommes aussi bien que femmes, étaient représentés (tout comme sur les peintures de la Renaissance) dans des attitudes de piété ; parfois même leurs noms étaient indiqués.

Au fur et à mesure que le nombre des conversions augmentait, des pèlerins partaient le long de la route de la Soie à la recherche des sources originelles du bouddhisme, de ses textes et sites sacrés. Ils traversaient les cols du Karakoram et du Pamir jusqu'au Gandhara, qui était alors devenu une seconde Terre sainte pour les fidèles bouddhistes ; et de là ils gagnaient l'Inde. Certains pèlerins ont laissé des descriptions détaillées de la vie de ces oasis, alors florissantes, du désert de Taklamakan. L'un de ces premiers voyageurs fut Fa-hsien, qui fit presque toute la route à pied. Il nous a laissé un récit très vivant du royaume de Khotan, situé sur la piste méridionale de la route de la Soie, tel qu'il le vit en 399 apr. J.-C.

La relation du voyage de Fa-hsien, d'une très grande importance pour nous, traduit d'abord en anglais en 1869, affirmait que « ce pays est prospère et heureux, ses habitants vivent dans l'aisance ; ils sont tous conver-

tis et se divertissent en écoutant de la musique religieuse. Les prêtres se comptent par dizaines de milliers ». Il décrit un monastère dont la splendeur l'impressionna profondément. Il avait fallu, en effet, quatre-vingts années pour construire ce « nouveau monastère du roi » dont l'édification vit se succéder trois règnes différents. « Il mesure soixante-quinze mètres de haut ; il est orné de sculptures recouvertes d'or et d'argent, et décorées comme il convient des sept pierres précieuses. Derrière la pagode se trouve la grande salle du Bouddha, qui est la plus magnifiquement décorée. Toutes les poutres, les portes, les piliers et les fenêtres sont dorés. Outre cela, les appartements des prêtres sont d'une somptuosité qui dépasse les mots. » Les sept pierres précieuses auxquelles il fait référence étaient l'or, l'argent, le lapis-lazuli, le cristal, le rubis, l'émeraude et le corail.

Fa-hsien, qui resta trois mois à Khotan, raconte qu'il y avait quatorze grands monastères dans le royaume « sans compter ceux de taille plus modeste ». Devant la porte de chaque maison se dressait une pagode « dont la plus petite mesurait environ six mètres de haut ». Selon lui, les habitants étaient hospitaliers et généreux. « Ils préparent des chambres pour les prêtres qui voyagent, et les mettent à leur disposition ; ils leur offrent en plus tout ce qu'ils peuvent désirer. »

Fa-hsien décrit une fête bouddhiste à laquelle la cour royale prit part : « A partir du premier jour de la quatrième lune, les rues principales sont balayées et arrosées ; les ruelles adjacentes sont décorées. Au-dessus de la porte de la ville il dresse une grande bache ornée de toutes sortes de motifs, sous laquelle le roi, la reine et les dames de la cour prennent place. » Une procession suivait le cortège royal, conduite par les prêtres du monastère où le roi avait logé Fa-hsien. A un kilomètre environ en dehors de la ville, on avait construit un char

« atteignant neuf mètres de haut, ressemblant à une salle du Bouddha mobile, ornée des sept pierres précieuses, de banderoles ondoyantes et de dais brodés. » Une statue du Bouddha était placée sur ce « chariot à quatre roues » suivi par deux Bodhisattva<sup>1</sup> et des divinités. Fa-hsien nota qu' « ils sont merveilleusement sculptés d'or et d'argent, et semblent suspendus dans l'air ». La cérémonie se poursuivait. Lorsque les statues étaient arrivées à environ cent pas de la porte de la ville, le roi ôta sa couronne et revêtit d'autres habits. « Il marche pieds nus en tenant des fleurs et de l'encens dans ses mains et, escorté de chaque côté par sa suite, il se dirige au-delà de la porte. Parvenu devant les statues, il incline la tête jusqu'au sol, éparpille les fleurs çà et là, et fait brûler l'encens. » La cérémonie durait quatorze jours, car chacun des monastères principaux avait son jour particulier consacré à la procession ainsi que son propre chariot porteur du Bouddha. Quand cette fête était terminée, le roi et la reine rentraient dans leur palais. Fa-hsien poursuivit son voyage à travers le royaume de Kashgar, là où les pistes septentrionale et méridionale de la route de la Soie se rejoignaient.

En Asie centrale, la foi bouddhiste donna naissance à de nombreuses sectes ou « écoles » différentes. Deux d'entre elles, les sectes de la « Terre pure » et du *ch'an* (ou zen) atteignirent le Japon, où elles sont encore vivantes de nos jours. C'était sous le prétexte de partir à la recherche des sites sacrés perdus depuis longtemps et des vestiges de la secte de la « Terre pure » que le comte japonais Otani organisa trois expéditions en Asie centrale chinoise ; certains auraient prétendu qu'elles

---

1. Êtres qui, dans le bouddhisme du Grand Véhicule, ont renoncé à leur salut personnel pour se réincarner et venir en aide aux humains souffrants. (N.D.T.)

auraient servi de couverture à d'autres activités, plus profanes.

Mais le bouddhisme ne fut pas la seule religion qui, originaire d'un pays étranger, devait atteindre la Chine en passant par la route de la Soie. Deux autres mouvements spirituels dotés de leur art et de leur littérature s'établirent autour du Taklamakan : le christianisme nestorien et le manichéisme. Les nestoriens, qui niaient que le Christ puisse être à la fois un être humain et divin, furent bannis de l'Occident en 432, lors du concile d'Éphèse. Beaucoup de nestoriens s'enfuirent vers l'Orient et trouvèrent refuge dans l'empire sassanide, région qui comprend l'actuel Iran. De là ses missionnaires, qui étaient aussi des marchands, apportèrent en Chine leur foi et leur art. La première église nestorienne fut consacrée à Ch'ang-an en 638. Ce mouvement parvint jusqu'à la capitale des Han en passant par la piste septentrionale de la route de la Soie. Des communautés nestorienes se développèrent dans beaucoup d'oasis. De nombreux manuscrits nestoriens furent découverts au début de ce siècle à Tourfan et dans la bibliothèque murée de Touenhouang. Le fait que les adeptes de cette religion aient été à la fois missionnaires et marchands explique l'implantation de cette foi le long des pistes caravanières d'Asie centrale. Elle se propagea également vers le sud, jusqu'au Tibet. Ni le bannissement de toutes les religions étrangères à la Chine qui eut lieu en 845 sous la dynastie des T'ang, ni la sanglante conquête de l'Asie centrale perpétrée par les successeurs de Mohammed au XI<sup>e</sup> siècle, ne parvinrent à éteindre totalement ce mouvement. Le voyageur vénitien Marco Polo rencontra encore beaucoup de nestoriens lorsqu'il passa à Kashgar et à Khotan à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.

Le manichéisme, né en Perse au III<sup>e</sup> siècle, était fondé sur l'opposition des deux principes : la Lumière (l'es-

prit) et l'Obscurité (la chair). A la fin du v<sup>e</sup> siècle, les disciples de Manès furent impitoyablement persécutés par les chrétiens d'Occident. Ils fuirent également vers l'est et atteignirent l'Asie centrale chinoise, puis la Chine elle-même. Sous les Souei (589-618) et les T'ang (618-907), ils étaient alors solidement implantés dans ce pays. Jusqu'à ce que les Allemands découvrent toutes les bibliothèques manichéennes dans la région de Tourfan, cette religion ne semblait pas posséder de littérature propre ; elle était surtout connue par les textes violemment hostiles de ses opposants, notamment ceux de saint Augustin.

Les Turcs Ouigours découvrirent le manichéisme vers l'an 762 lorsqu'ils pillèrent Ch'ang-an, la capitale des T'ang. Peu de temps après, ils se convertirent à cette nouvelle religion. Cette foi étrange qui emprunte au christianisme et au zoroastrisme certains de leurs dogmes contradictoires connut son apogée au x<sup>e</sup> siècle. Elle connut ensuite une période de déclin avant de disparaître totalement de la Chine. Dans les oasis occidentales de la route de la Soie, le manichéisme fut violemment anéanti et supplanté par le raz de marée islamique, alors que plus à l'est, il fut remplacé par le bouddhisme. On peut voir à Karakhoja, au nord-est du Taklamakan, des vestiges du manichéisme : A. von Le Coq y découvrit de belles peintures murales dissimulées sous des fresques bouddhiques plus récentes. Cependant, ce fut indéniablement l'art bouddhique qui légua le long de la route de la Soie les témoignages les plus puissants et les plus durables, bien que les artistes et les scribes nestoriens et manichéens aient aussi laissé derrière eux de solides preuves de leurs réalisations.

L'art et la civilisation de la route de la Soie ainsi que ceux de la Chine connurent leur apogée sous la dynastie des T'ang (618-907), qui est généralement considérée

comme l'âge d'or de la Chine. Au cours des longues périodes de paix et de stabilité qui caractérisèrent ce moment d'éclat, la prospérité régnait dans tout l'empire. Ch'ang-an, la Rome de l'Asie et le point de départ des voyageurs qui empruntaient la route de la Soie, était l'une des villes les plus magnifiques et les plus cosmopolites de la Terre. En 742, la population atteignait presque deux millions d'habitants (selon le recensement de 754, la population totale de la Chine s'élevait à cinquante-deux millions d'habitants ; vingt-cinq villes environ comptaient plus d'un demi-million d'habitants). Ch'ang-an, qui fut aussi la capitale des dynasties Tchou, Ts'in et Han, était devenue une véritable métropole de neuf kilomètres sur huit, entourée de remparts. On fermait les portes chaque nuit au coucher du soleil. Les étrangers étaient bien accueillis. On en comptait environ cinq mille dans la ville. Nestoriens, manichéens, zoroastriens, hindous et juifs étaient libres de construire leurs églises, leurs temples et leurs synagogues et d'y célébrer leur culte. Une file ininterrompue de voyageurs passait les portes de la ville ; il y avait parmi eux des Turcs, des Iraniens, des Arabes, des Sogdiens, des Mongols, des Arméniens, des Coréens, des Indiens, des Malais et des Japonais. Chaque activité connue était représentée : marchand, missionnaire, pèlerin, émissaire, danseur, musicien, scribe, négociant en vin, marchand de pierres précieuses et courtisans. Tous les nains de l'Asie se rassemblaient à Ch'ang-an, où ils étaient particulièrement prisés des Chinois en tant que jongleurs, danseurs, acteurs, amuseurs publics et fantaisistes. On faisait venir des orchestres des lointaines villes de la route de la Soie et de toutes les régions d'Asie pour divertir la cour impériale.

Des figurines en terre cuite découvertes près de Ch'ang-an (aujourd'hui Sian) dans des tombes datant

de cette période ont fourni un témoignage remarquablement précis sur les activités et les origines de ces étrangers. Nombre de ces *ming-chi*, ou objets funéraires, représentaient très nettement des étrangers dont la race ou le pays d'origine ont pu être déterminés par des spécialistes d'après leur physionomie ou leurs costumes. Outre le passage constant de voyageurs, une abondance de produits de luxe et de consommation courante emplissaient quotidiennement les bazars de la capitale. Parmi les produits les plus exotiques, dont beaucoup arrivaient par la route de la Soie, se trouvaient des cosmétiques, des plantes rares (y compris le safran crocus), des médicaments, des aromates, du vin, des épices, des bois parfumés, des livres et des tapis tissés. Mis à part les « chevaux célestes » de Ferghana, dont certains étaient dressés pour danser au son de la musique, on pouvait voir des paons, des perroquets, des faucons, des gazelles, des chiens de chasse, quelques rares lions ou léopards, et, ce qui était aux yeux des Chinois cette merveille sur deux jambes : l'autruche. Les deux premières autruches pénétrèrent en Chine au VII<sup>e</sup> siècle, où elles furent tout d'abord appelées par les Chinois « grand oiseau » et, plus tard, « oiseau chameau », terme descriptif emprunté aux Perses. L'une de ces autruches avait la réputation de pouvoir courir pendant trois cents milles chinois par jour et de digérer le cuivre et le fer.

Malgré leur appétit insatiable de produits exotiques, les Chinois considéraient néanmoins les étrangers qui les apportaient comme des Hu, c'est-à-dire des barbares. En fait, leur sentiment de supériorité était si profondément enraciné qu'ils n'éprouvaient que du mépris à l'égard de tout étranger. Les cadeaux des souverains voisins étaient acceptés par la cour impériale comme un tribut, et les princes ou les ambassadeurs qui

venaient leur rendre visite étaient considérés comme des vassaux.

Sous la dynastie T'ang, la route de la Soie a peut-être connu un âge d'or, mais le sort de cette dynastie et de son principal axe commercial étaient intimement liés l'un à l'autre... Lorsque cette dynastie commença à décliner, il en alla de même pour la civilisation de la route de la Soie. C'était une évolution qui devait se terminer par la disparition définitive de toutes ces cités prospères, et, avec elles, par celle de leurs monastères, temples et œuvres d'art. En fait, les traces de ce moment d'apogée disparurent si totalement qu'il fallut attendre le XIX<sup>e</sup> siècle pour qu'on les redécouvre. Les raisons de cette disparition sont complexes et le processus s'échelonna sur plusieurs siècles. Il y eut cependant deux causes principales. La première fut l'assèchement progressif des fleuves issus des glaciers qui alimentaient ces villes-oasis. La seconde fut l'arrivée brutale, l'épée à la main, du prosélytisme guerrier de l'islam, venu de la lointaine Arabie.

Depuis que l'homme s'est établi dans les oasis du Taklamakan, à l'époque lointaine et obscure de la pré-histoire de l'Asie centrale, l'existence a toujours été une lutte de survie permanente. Non seulement contre les Huns, les Tibétains ou d'autres peuples, mais encore contre la soif et la faim. En fait, toute survie aurait été impossible dans ces paysages désolés si les eaux des torrents descendant en cascades des montagnes ne s'étaient pas déversées dans le désert. Les habitants de ces oasis utilisèrent judicieusement cette eau en construisant un système d'irrigation élaboré qui leur a permis d'être économiquement indépendants grâce à leur agriculture. Si, pour une raison ou pour une autre, cette irrigation était



négligée ou interrompue si peu que ce soit, alors le désert, guettant sa chance, reprenait ses droits. En ce cas, les oasis devaient être abandonnées, et toute trace de vie humaine disparaissait pour longtemps sous les sables. La ville de Niya « mourut » ainsi à la fin du III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. lorsque les Chinois perdirent momentanément le contrôle de la route de la Soie. Elle fut immédiatement engloutie par le Taklamakan.

Cependant, aussi judicieusement et aussi prudemment que les habitants aient su préserver et contrôler leurs ressources en eau, l'évolution géographique travaillait implacablement contre eux. Au-dessus d'eux, au cœur des hautes montagnes, les glaciers qui alimentaient les fleuves et leur apportaient la vie étaient en train de diminuer et se rétrécissaient graduellement. Ce processus qui avait commencé à la fin de l'époque glaciaire devait mener à un tarissement progressif des eaux qui alimentaient tout le bassin du Tarim. Lou-lan, près de Lop-nor, était alors la dernière oasis située sur le fleuve Konche, qui coulait toujours au début du IV<sup>e</sup> siècle. Cependant, à la fin du III<sup>e</sup> siècle, le niveau de l'eau baissait graduellement, et l'oasis fut abandonnée. Les fleuves changeaient parfois de cours ou s'ensablaient, et les villes devaient être désertées. Ce fut le cas de l'oasis de Yotkan, le premier emplacement de l'ancienne Khotan, qui gît aujourd'hui enterrée sous les alluvions.

Le déclin et l'effondrement consécutif de la dynastie T'ang, les victoires arabes à l'ouest, et la conversion décisive de toute la région du Taklamakan à l'islam sont en dernière analyse les raisons qui permettent d'expliquer la disparition de la civilisation bouddhique de la route de la Soie. La progression de cette nouvelle religion le long de cet axe signifiait la mort de l'art figuratif (la représentation de la forme humaine), que les musulmans considéraient comme un anathème.

Beaucoup de statues et de peintures murales furent endommagées ou détruites par ces iconoclastes, tandis que les temples et les stûpas tombaient en ruine et disparaissaient sous les sables. A partir du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, l'islam était devenu la religion de tout le Taklamakan. Sous la dynastie des Ming (1368-1644), la route de la Soie fut finalement abandonnée quand la Chine ferma ses frontières et refusa tout échange vers l'ouest, ce qui aboutit à l'isolement, puis au déclin de cette zone.

Face à cet ensemble de facteurs, seules les oasis les plus puissantes et les mieux irriguées survécurent, dotées d'une nouvelle religion qui possédait son art et son architecture propres. Les autres oasis gisent enterées avec leurs secrets oubliés sous les sables du Taklamakan, où elles devaient dormir pendant tant de siècles.